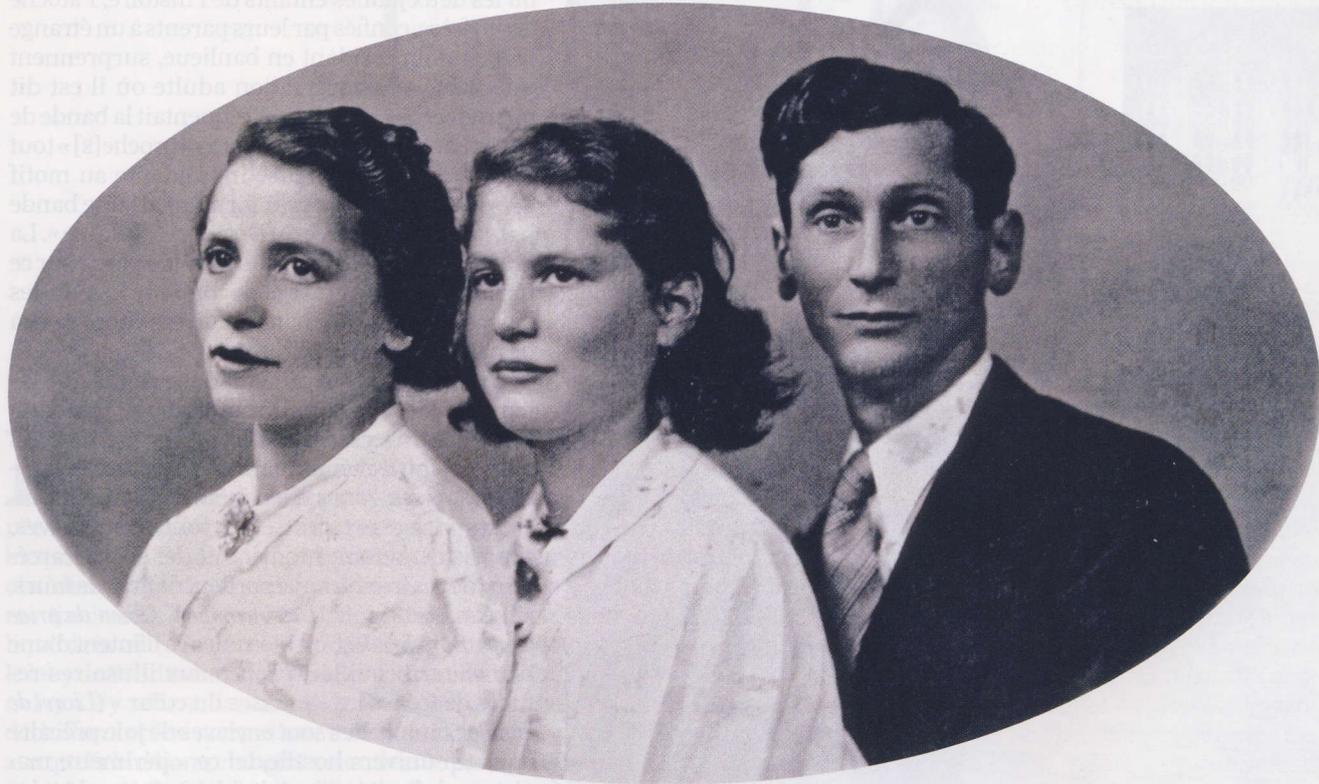


Dora Bruder – à qui Modiano a consacré un récit –, entourée de ses parents.  
Photo extraite du Mémorial des enfants juifs déportés de France, de Serge Klarsfeld (Fayard).  
Le document provient de la collection de Modiano.



Poétique d'une enquête

# La chambre noire de la mémoire

Se souvenir ou écrire, ne serait-ce pas photographier ?  
La photo, en tant qu'objet et pratique, occupe une place  
essentielle dans les clairs-obscurs de Modiano.

Par ROGER-YVES ROCHE

Début, ou presque, des *Boulevards de ceinture*, troisième mais peut-être vrai premier roman en forme de « rêve éveillé » de Patrick Modiano : « Une vieille photo, découverte par hasard au fond d'un tiroir et dont on efface la poussière, doucement. » Il n'en faut pas plus (et pas moins...) pour que la mémoire du texte vibre, tremble – mais les mots sont déjà trop forts. Un mouvement, à peine ; des corps, pas tout à fait ; un décor, et encore : « Le soir tombe. Les fantômes sont entrés comme d'habitude au bar du Clos-Foucré. »

On dirait que la photographie, chez Modiano, ne se sépare pas d'un sentiment imprégné de mélancolie (bien plus que de la simple nostalgie) auquel le texte la rive, faisant de cette image à la fois l'indispensable point de départ

de toute une *mémoire du passé à venir* et le point de butée de cette même mémoire, comme si ce qu'il y avait en elle d'originale devait d'emblée se confondre avec une forme d'aveuglement. C'est sans doute que la photographie est une pièce essentielle dans la mécanique autofictionnelle de Modiano, dans ces romans qui taisent si évidemment leur nom... en même temps qu'ils véhiculent un imaginaire des plus ténus.

Il suffit, pour s'en convaincre, de relire *Rue des Boutiques Obscures* et de voir avec quel acharnement un incertain détective, Guy Roland (c'est un nom d'emprunt), court après son identité perdue. Ce sont des photographies qui lui permettent d'avancer dans sa quête... et ce sont ces mêmes photographies qui le laissent dans l'obscurité identitaire la

ED. FAYARD/CLICHÉ JEAN VIGNE/ÉD. TEXTUEL/CULTURESFRANCE ÉD.

plus i  
visag  
sujet

M  
la ph  
essen  
que le  
téléph  
Enco  
parle  
pneu  
Fosso  
pas l  
Modi  
cadre  
quelq  
graph  
l'inst  
impe  
« J'av  
d'im  
toute  
Pa  
un à p  
temps  
de de  
Janse  
graph  
En ne  
marq  
imag  
portr  
phot  
sait c  
fond  
mieu  
lumi  
dessi  
rapp  
Modi  
de Ru  
qu'un  
d'un  
Paris  
der (c  
crépu  
A  
en pa  
deven  
sont  
pren

plus inquiétante. Tenter, en vain, de mettre un nom sur un visage, le bon nom sur le bon visage, voilà d'ailleurs tout le sujet de ce roman qui se situe aux confins du romanesque :

- Je voudrais vous montrer des photos, dis-je à Blunt. Je sortis de ma poche une enveloppe que j'ouvris et en tirai deux photos : celle où Gay Orlow se trouvait avec le vieux Giorgiadzé et l'homme en qui je croyais me reconnaître, et celle où elle était une petite fille. Je lui tendis la première photo.
- On ne voit rien ici, murmura Blunt. Il actionna un briquet [...].
- Vous voyez un homme sur la photo ? lui dis-je. À gauche... À l'extrême gauche...
- Oui.
- Vous le connaissez ?
- Non.
- Il était penché sur la photo, la main en visière contre son front, pour protéger la flamme du briquet.
- Vous ne trouvez pas qu'il me ressemble ?
- Je ne sais pas.

Mystérieuse quant aux existences qu'elle nous montre, la photographie l'est aussi et peut-être avant tout par essence. Ne possède-t-elle pas les mêmes vertus lénifiantes que les noms propres, les noms de lieux et les numéros de téléphone que l'on croise dans le réseau textuel de Modiano ? Encore une fois : départ de la mémoire et appel de l'oubli (on parlerait presque de souvenir *à plat*, comme on le dit d'un pneu), musique charmeuse du banal (de Vere, Contour, Fossombonne...), éloquence du silence. Il n'y a d'ailleurs pas loin de la poésie de la photographie à la prose de Modiano, de ces images de peu qui trouvent refuge dans le cadre de phrases ciselées, petits paragraphes qui frôlent ce quelque chose de photographique... que seules les photographies possèdent. Cela s'appelle la grâce inquiétante de l'instant qui va se dissoudre dans l'éternité, un écart aussi imperceptible qu'un souffle ou un air, un infra-mince : « J'avais collé mon front à la vitre. En bas, chaque entrée d'immeuble était éclairée d'une lumière jaune qui brillerait toute la nuit. »

Parmi tous les romans de Modiano, il en est un à peine plus court qu'un silence, *Chien de printemps*, qui met en scène un jeune homme en passe de devenir écrivain et un photographe de talent, Jansen, muet comme il se doit, qui fait des photographies comme d'autres prennent la fuite. En ne laissant derrière lui aucune trace, aucune marque, aucune empreinte sinon quelques images de lieux sans importance et deux ou trois portraits évanescents. Sa philosophie de la photographie est on ne peut plus simple : « Il pensait qu'un photographe n'est rien, qu'il doit se fondre dans le décor et devenir invisible pour mieux travailler et capter - comme il disait - la lumière naturelle. » L'image que ce photographe dessine de lui-même n'est évidemment pas sans rappeler le narrateur transparent des romans de Modiano, ce je fantomatique qui hante le début de *Rue des Boutiques Obscures* (« Je ne suis rien. Rien qu'une silhouette claire, ce soir-là, à la terrasse d'un café »), cet autre et même je qui erre dans le Paris de l'Occupation à la recherche de Dora Bruder (« Je n'étais rien, je me confondais avec ce crépuscule, ces rues »).

Au bout de quelques jours, le jeune homme en passe de devenir écrivain, ou peut-être déjà devenu écrivain (les chausse-trapes temporelles sont nombreuses dans le roman), finit par prendre le point de vue de Jansen en une sorte

d'identification... rétrospective. Ainsi éprouve-t-il le besoin de retenir par les mots des silhouettes qui s'échappent, de les décrire comme Jansen les photographie : « À mesure que je me rappelle tous ces détails, je prends le point de vue de Jansen. Les quelques semaines où je l'ai fréquenté, il considérait les êtres et les choses de très loin et il ne restait plus pour lui que de vagues points de repère et de vagues silhouettes. Et, par un phénomène de réciprocité, ces êtres et ces choses, à son contact, perdaient leur consistance. »

Vouloir fixer les êtres pour mieux les (re)garder, avec le risque de les perdre à tout jamais : on aura reconnu le thème d'Orphée, à partir duquel Blanchot a écrit quelques-unes de ses plus belles pages sur l'inspiration littéraire. L'écrivain se tient dans un entre-deux, entre la vie et la mort, la présence et l'absence, la création et la destruction. Enfer et beauté d'une posture qui le conduit à « fabriquer » des *fantômes d'images*.

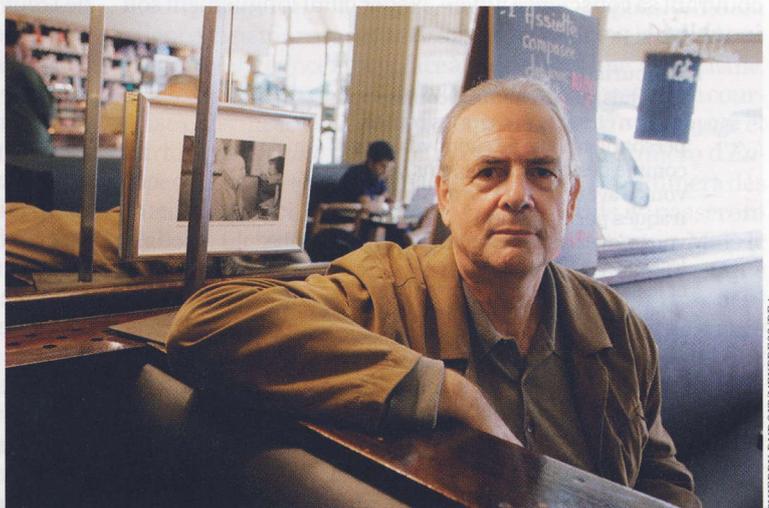
« Mais quand tout a disparu dans la nuit, "tout a disparu" apparaît », suggère Maurice Blanchot. Je songe à cet instant à Dora Bruder et à son improbable réincarnation dans le texte de Modiano (écrit, on le sait, *à partir* de photographies). Je pense à sa fugue, seul événement invisible du texte, si l'on peut dire. Comme si, pour faire réapparaître la jeune fille, l'écrivain ne pouvait qu'écrire sur, à partir, *au cœur* de sa disparition. Je songe encore, par ricochet, au très beau livre de Daniel Mendelsohn, *Les Disparus*<sup>(1)</sup>, lui aussi ponctué de moments photographiques, et lui aussi condamné à faire revivre *en creux*, par le vide, son grand-oncle et sa famille disparus dans l'est de la Pologne en 1941. Ce sont deux livres magnifiques de transparence et de vérité, que l'on dirait écrits *en négatif*, et où l'on aperçoit constamment la figure de l'auteur à travers celle de ses personnages.

Être écrivain pour Modiano signifie littéralement et métaphoriquement photographe : faire apparaître/disparaître des personnes (ce mot de personne...) dans des livres dont l'énonciation, le Moi, flotte, flirte sans cesse avec l'ombre et la lumière. Pour rester éveillé. Pour continuer de rêver. Fin, sans fin, des *Boulevards de ceinture* : « Il en a vu des dizaines comme ça, qui se sont accoudés au bar, rêveurs, et ont ensuite disparu. Impossible de se rappeler tous les visages. Après tout... oui... si je veux cette photo, il me la donne. Mais je suis jeune, dit-il, et je ferais mieux de penser à l'avenir. » ■

(1) D. Mendelsohn, *Les Disparus*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Guglielmina, rééd. J'ai lu, 2009, 930 p.

« Une vieille photo, découverte par hasard au fond d'un tiroir et dont on efface la poussière, doucement. »

#### LES BOULEVARDS DE CEINTURE



En septembre 2007.